

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2002)
Heft: 60

Artikel: Le sifflet d'argent du colonel
Autor: Droz, Caroline
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SIFFLET D'ARGENT DU COLONEL

Du temps que M. le colonel de Pury, avec sa société, s'en allait à cheval aux Glacières, les dames étaient assises sur des ânes, les jeunes gens allaient à pied, regardant si la pervenche était ouverte, chantant, babillant, discutant, comme font tous ceux qui ont du loisir et du pain à la maison.

Ils s'arrêtaient sur le Crêt de la Citadelle, d'où on voit presque tout le comté, des quatre côtés, même plus loin, depuis le Vully et le Pays de Vaud jusqu'aux rochers de Vallorbes [sic], et chez les Bourguignons, de Pontarlier à Morteau.

De là, ils descendaient vers les Charbonnières jusqu'aux Glacières. C'étaient comme trois baumes [grottes]. Dans les deux plus petites, on ne voyait guère que des sapins: ceux du fond avaient l'air de pousser de côté les plus élevés, comme s'ils avaient eu hâte de voir le soleil. La grande n'a qu'un ou deux sapins; le reste est un grand rond en pierre qu'on dirait avoir été taillé d'un seul coup avec un outil si grand, si grand que personne n'en a jamais vu un tel.

On y descend par un sentier en escaliers; une échelle vous amène au fond, où l'on trouve de la neige [pendant] tout l'été. Là, la pierre est comme soulevée par de grandes colonnes de glace qui ne fondent jamais: en haut, en bas, tout est de glace; on dirait une chambre toute en verre.

C'est si beau que M. le colonel y amenait souvent sa société.

De là, ils retournaient par la Charrière-des-Moines: c'était un tout vieux chemin que les bénédictins du prieuré de Môtiers prenaient quand ils allaient vers ceux de l'abbaye de Montbenoit.

Quand ils étaient à la Vacherie, tout ce beau monde s'asséyait devant le chalet; Marie-Ester, la fille de Jean-Louis, le fermier de Monlési, trayait une vache; on buvait du lait, en parlant des *nouveaux* de la ville [de Neuchâtel] et des affaires de Jean-Jaques Rousseau et du roi de Prusse, notre prince.

Le cheval et les ânes broutaient, galopaient et se faisaient du bon sang [s'amusaient]; des fois, ils allaient s'ébattre jusqu'aux Charbonnières, d'où Chavouénet¹ les ramenait toujours.

C'était un pauvre garçon que les Bachmann de la Petite-Charbonnière avaient misé de la commune, pour un kreutzer par jour. Quand il fut plus gros [grand], ils le gardèrent pour trois louis d'or de gage par an. M. le colonel lui donnait trois piécettes lorsqu'il prenait soin du cheval et des ânes: c'est peut-être pour cela qu'il venait si souvent par vers [près de] la Vacherie. Il chantait dès l'une des aubes à l'autre.

Tous ces messieurs et ces dames allaient souvent passer l'hiver à Paris, avec de grands seigneurs. Mais, ici en haut, ils étaient tout simples, parlaient patois avec nous autres, avaient toujours une bouteille de Neuchâtel pour les vieux, un bon conseil pour les femmes, des remèdes et des petits bonnets pour les enfants.

De toute cette société, nous ne connaissions bien que M. Rousseau qui était un peu drôle. Il n'était ni jeune ni vieux; il avait une robe presque comme un capucin et un bonnet à poil, l'été comme l'hiver. Il allait de tous les côtés ramasser toutes sortes d'herbes qu'il mettait dans une longue boîte en fer-blanc, une espèce d'ustensile à porter le lait: il disait qu'il faisait de la botanique; nous ne savions pas ce que c'était. M. le colonel et lui s'aimaient beaucoup: c'est pourquoi il était si souvent à Monlési; il y avait trouvé M. du Peyrou, et lorsqu'ils étaient les trois ensemble dans la combe du Mont qu'ils avaient baptisée *Le salon des Philosophes*, ils parlaient tant et si longtemps qu'il aurait fait les quatre temps qu'ils n'auraient rien vu ni entendu.

Des fois, M. Rousseau venait babiller vers nous. Les jeunes l'aimaient parce qu'il nous disait qu'il n'y avait pas besoin de tant d'argent pour se mettre en ménage, que c'était assez de s'aimer. Mais cela ne faisait pas le compte des vieux qui trouvaient qu'avec les écus on pouvait passer par dessus bien des choses; et Jean-Louis grognait toutes les fois qu'il le voyait parler avec la Marie-Esther.

Un jour qu'ils s'en revenaient ainsi tout tranquillement de la Glacière, M. le colonel perdit un sifflet d'argent qui venait d'un tout

¹ Tchavouénet, de *tcharon*, *charon*, tout petit bout d'homme.

vieux grand-père [un ancêtre] qui l'avait rapporté de Morat, du temps des guerres de Bourgogne.

– C'est un vrai jour de malheur: mon fermier de la Rosière est venu me dire qu'il allait demeurer au village dès le printemps; Jean-Louis recommence sa *scie* [ses plaintes] avec [à propos de] la fontaine qu'il voudrait transporter au vent de la maison, il y a plus de dix ans qu'il en parle; et je perds mon sifflet d'argent!... Chavouénet, toi qui es toujours par ici, cherche-le: si tu me le rapportes, je te donne ce que tu voudras.

– Je m'étonne [voudrais savoir] si c'est pour tout de bon qu'il me donnerait ce que je voudrais, se disait Chavouénet; si je pouvais le croire, je chercherais bien pendant deux ans le sifflet. Ah bah! un colonel ne peut pas dire des mensonges; et puis, il est si bon que je ne risque rien d'essayer.

Voilà mon Chavouénet qui cherche, cherche, tous les jours un peu, des dimanches tout entiers: aux Cœubles, en bas le Pré-Dernier, tout le long de la Charrière-des-Moines, jusqu'à la Glacière.

Là, cela venait malaisé [difficile]; le sentier est si droit [raide] que les chèvres et les femmes ont beaucoup de peine de s'y tenir [pour le gravir]. Il n'y avait plus que la neige; il la retourne de ci, de là. Les mains lui débattaient [il avait l'onglée] et les pieds aussi (c'était dur au mois d'août): de ce temps, les pauvres gens ne portaient des sabots que les dimanches et pour aller chez les voisins, où l'on se gênait.

A la fin, à force de mettre la neige sens-dessus-dessous, il trouve le sifflet...

Il va à la maison, met son bonnet du dimanche dans sa poche, prend à la main ses sabots, après les avoir bien nettoyés dans l'auge des vaches, et s'en vient tout doucement contre Monlési.

C'était une grande vieille maison, qui ne ressemblait pas aux autres; elle était tout entourée de vieux sapins, de grands hêtres, avec de longues allées de frênes et de platanes: on aurait dit que la maison et les arbres avaient grandi ensemble. On y voyait pourtant souvent des charpentiers et des maçons; mais ils ne la faisaient pas plus neuve, et elle n'en était que plus belle.

Avant d'entrer, Chavouénet met son bonnet, chausse ses sabots et frotte ses pieds sur le racloir, pour faire l'honnête. Il n'y avait

personne à la cuisine; il va tout droit à la chambre, ouvre la porte sans heurter et trouve M. le colonel et toute la société qui soupaient.

Il ôte son bonnet:

– Dieu vous aide, Monsieur le colonel et toute la compagnie !... Je vous rapporte votre sifflet.

– Tiens, c'est Chavouénet !... Je te remercie beaucoup; tu t'es donné bien de la peine pour le retrouver... Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Monsieur le colonel, si cela ne vous faisait [sic] rien, je voudrais être votre fermier à la Rosière.

– Mon fermier !... Et avec quoi ?... Il te faut des vaches, des bœufs et tout le reste... Et tu n'as rien !...

– Pardonnez-moi, Monsieur le colonel, j'ai trois louis d'or et quelques batz dans un pied de bas. C'est déjà pour une petite vache et une génisse. Et puis, je pensais comme cela que si Monsieur le colonel voulait m'aider de quelques louis, pour me mettre en train, je travaillerais tant que je rendrais jusqu'au dernier kreutzer avant qu'il soit longtemps.

– Nous verrons... Mais, dis-moi pourquoi tu veux être fermier ?...

Chavouénet tordait son bonnet, le mettait dans sa poche, le ressortait et ne disait rien.

– Allons, parle. Est-ce que tu as peur ?

Chavouénet prend son bonnet, le plante [place] sur sa tête, pour se donner du courage et commence:

– Monsieur le colonel... Jaques Borel... la Marie-Esther voudrait... Jean-Louis... si j'étais fermier... le vieux a dit... la Marie-Esther ne veut pas...

– As-tu perdu l'esprit ?... Comment veux-tu que je te comprennes [sic] ?... Il ne faut pas bégayer. Parle clairement.

– Monsieur le colonel et toute la compagnie, recommence le pauvre Chavouénet, en remettant son bonnet dans sa poche, je voudrais me marier avec la Marie-Esther; Jaques Borel la reluque depuis ce printemps; Jean-Louis ne dirait pas non, il ne veut la donner qu'à un bon fermier; et la Marie-Esther ne veut pas de Jaques... Cette fois, j'ai tout dit.

Ha ! ha ! j'y suis... Va demander ta Marie-Esther; tu seras mon fermier à la Rosière. Quand tu voudras acheter ton chédal², tu reviendras ici.

– Que le bon Dieu vous le rende !... Mais Jean-Louis est plus tête carrée [têtu] que tous vos ânes ensemble, qui le sont pourtant déjà beaucoup. S'il s'avisait de me dire non, il ne reviendrait jamais en arrière. Si Monsieur le colonel lui disait quelques belles paroles ?... vous qui savez si bien !... mon affaire serait bien meilleure.

– Va à la maison et nous verrons.

– Grand merci. Bonne nuit, Monsieur le colonel et toute la compagnie.

Le lendemain, M. le colonel, qui se promenait, voyait Jean-Louis qui détournait l'eau de la fontaine, placée derrière la maison.

– Fais-tu du bon ouvrage ?

– Pas tant. Il faut toujours recommencer; si la fontaine était du côté vent, ce serait bien commode, sans compter toute la neige qu'il faut enlever à la pelle l'hiver; il y a ici toujours des gros amas amenés par le vent: je donnerais bien un louis de plus par an pour changer cela.

– Et si je le changeais sans qu'il t'en coutât [sic] un kreutzer, rien qu'à une condition qui ne serait que pour une fois ?...

– Il ne m'en coûterait rien ? et la condition ne serait que pour un an ?... Je ferai tout ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à dire. Que faut-il faire ?...

– Donner la Marie-Esther à Chavouénet.

– A Chavouénet !... notre Marie-Esther !... à un guenilleux qui n'a ni argent ni habits ?... Vous vous moquez de moi, Monsieur le colonel.

– Chavouénet sera fermier à la Rosière dès le printemps, et c'est moi qui paye le chédal.

– C'est bien quelque chose pour lui, mais ce n'est pas assez pour moi; je ne veux donner ma fille qu'à un homme qui ait le *dequoi* [du bien].

– L'avais-tu tant, le *dequoi*, quand tu as commencé avec deux petites vaches et un cheval boîteux [sic] ?... Tu te trouvais pourtant un

² *Chédal*, le bétail, l'attirail, les outils, les ameublements d'un domaine [note signée J.H. B.].

assez bon parti pour l'Amélie à l'Ancien [d'église] de Malmont, ta femme maintenant... Chavouénet a bonne conduite et du courage à son travail. Avec cela, il fera son chemin.

– Grand bien lui fasse, pourvu que ce soit autre part qu'ici.

– Eh bien ! fais comme tu voudras, Jean-Louis; mais puisque tu es si sorcier [méchant et avare], tu enlèveras à la pelle tes *menées* de neige jusqu'à ton dernier hiver. C'est moi qui te le dis.

Le colonel avait la tête sur les épaules quand il le fallait³, et Jean-Louis le savait bien.

– Ne vous fâchez pas, Monsieur le colonel. Puisque je ne peux pas faire autrement, prenez-la et que personne ne m'en parle plus... Canaille de Chavouénet ! que n'est-il au fin fond des Glacières avec l'homme à la robe de capucin ! il avait bien besoin de venir remplir la tête à notre Marie-Esther avec toutes ses folies.

Quand vint le printemps, chacun était content: la Rosière avait son fermier, Chavouénet sa Marie-Esther, Jean-Louis sa fontaine au vent de la maison et M. le colonel son sifflet d'argent.

Caroline DROZ

³ Avait une volonté très arrêtée.